

14. Les oreilles et la queue

Lorsque, appelés par le SAMU, les policiers arrivèrent sur place, la scène qu'ils découvrirent les laissa pantois. Les témoignages, récoltés ensemble ou individuellement, n'apportaient aucun éclaircissement.

Suicide ? Accident ? C'était le brouillard le plus épais. Le médecin légiste, convoqué avant l'enlèvement du corps pour essayer de débrouiller l'affaire, apporta une lumière sur les faits qui ne fit que l'obscurcir.

– Pour moi, le gars était à quatre pattes quand on lui a tiré dessus avec une arbalète ! Voyez : le carreau a pénétré au défaut de l'épaule gauche et l'a transpercé jusqu'au bassin, une véritable estocade ! Ça ne peut être un suicide ! Assassinat ? Meurtre accidentel ? c'est à vous de voir !

Le commissaire était bien embarrassé. On n'était pas chez n'importe qui. Un meurtre chez les Bouchan-Küdpuhl, cela allait être dur à faire passer. Il allait être harcelé par le préfet et le procureur comme s'il était le responsable occulte de tout ce bordel.

Peut-être trouverait-il des éléments à décharge du côté de la légitime défense en convainquant les témoins d'abonder dans ce sens : le type avait été soudainement pris d'une irrépressible envie de charger, comme un taureau.

Un des témoins, mettez-vous à sa place, avait saisi ce qui lui tombait sous la main, disons : une arbalète.

Tiens ! Coup de chance ou coïncidence, elle est armée ! Instinctivement, sans intention de nuire, il lève l'arme vers l'animal, c'est à dire en direction de l'homme qui se prend pour un taureau furieux et qui de toute évidence n'est pas de ce beau monde.

Puis, il tire pour le ralentir plus que pour l'anéantir. Mettez-vous à sa place : vous tireriez un coup de semonce avec une arbalète ?

Bon, d'accord, tout cela allait être très dur à faire avaler au procureur.

Mais les témoins ne voulurent pas en démordre, ce qui pourtant

n'allait pas dans le sens de leur avantage : c'était soit un suicide, soit un accident. D'après tous ceux qui avaient assisté à la scène, la victime avait elle-même appuyé sur la gâchette de l'arme, ce que confirmeraient les empreintes relevées mais ce qui n'avait aucun sens.

On était dimanche soir, l'homme était arrivé la veille en compagnie de la fille de la maison. Rien, d'après les témoins, n'avait pu laisser présager ce malheureux dénouement. Le type n'était même pas vulgaire ou agressif. Il n'était pas non plus provocateur, comme aurait pu l'être un altermondialiste moralisateur. Il était simplement banal. Quelconque. Un quidam lambda, précisa la jeune fille de la maison à qui, justement, on ne demandait rien.

– Un quidam lambda ! – répéta in-petto le commissaire – Tout comme moi, en fin de compte !

Si l'on veut comprendre le fin mot de l'affaire, il va falloir, qu'on le veuille ou non, la reprendre depuis le début. Depuis le moment où Mademoiselle Isaure Bouchan-Küdpuhl avait décidé de venir emmerder sa chère famille et lui exhiber le ballot rencontré dans une discothèque et qu'elle avait rendu fou d'elle, comme tous les ballots qu'elle rencontrait.

En arrivant devant la maison bourgeoise des Bouchan-Küdpuhl, Jean-Claude Duront, avec un "t", eut l'intuition fugitive qu'il aurait dû s'abstenir et qu'il ne ferait pas le poids. Il n'avait pas pu décliner l'invitation de sa compagne par peur de passer pour un lâche.

Puis sa nature prétentieuse et suffisante qui lui avait permis de survivre jusque-là, reprit le dessus et il enterra sa crainte sous le tas d'illusions qu'il se faisait de lui-même.

La jeune femme gara la voiture, pardon, l'automobile, devant la demeure sans se préoccuper de son passager, confus de faire son entrée à la remorque de celle-ci.

Elle bondit de la bagnole, lança les clefs au valet qui allait devoir la garer et gravit quatre à quatre les marches du perron alors que Jean-Claude Duront s'extrayait encore maladroitement du petit cabriolet.

Il s'empressa derrière sa compagne mais ne put qu'il ne franchisse la porte d'entrée avec un peu de retard, ce qui lui donna l'impression d'entrer dans l'arène.

De fait, c'est une salve d'applaudissements qui l'accueillit et il ne ressentit pas que de la bienveillance dans la manière dont Isaure usa pour le présenter à la société présente.

Il y avait là Monsieur et Madame Bouchan-Küdpuhl, Monsieur Henri de Meschauzes, avec un " a ", un " u " et un " z ", qui était aussi leur notaire et que l'on appelait " Maître ", son épouse, des amis de golf de Monsieur et leurs épouses qui étaient les amies de bridge de Madame.

Non, il n'y avait pas que de la bienveillance dans les sourires de bienvenue qui lui furent adressés.

La première pique le chopa alors qu'il ne s'y attendait pas et qu'il avait même l'impression de faire bonne figure devant la compagnie, ayant lâché quelques saillies qui, à son avis, avaient eu leur petit succès.

– André va vous montrer votre chambre où vous pourrez aller vous changer pour le dîner !

Paf ! Il regarda ses chaussures et se sentit rougir comme un gratte-cul. Se changer ? Il n'avait rien apporté pour le faire. Isaure lui avait parlé d'une partie de campagne et n'avait fait aucune remarque au vu de son petit bagage qui, de toute évidence, ne pouvait contenir qu'un slip de rechange et des préservatifs.

Mais d'un costume de pingouin, il n'avait pas été question. Il la chercha du regard, comme si elle eut pu lui porter secours mais ne la trouva pas.

André venant pour le guider vers sa chambre, il dû quitter le salon, honteux.

Dans le hall, comme il allait emboîter le pas au préposé du

ménage, il tomba sur le frère d'Isaure qui descendait l'escalier en sifflotant. Il lui fit un signe discret pour attirer son attention :

– Je suis embarrassé, Isaure ne m'a pas dit qu'il fallait se mettre en habit pour dîner !

Le jeune parut interloqué puis éclata de rire.

– J'espère qu'elle vous rappelle de prendre votre maillot quand vous allez aux bains de mer !

Puis, devant l'allure mortifiée de Jean-Claude :

– ...Je plaisante ! Venez comme vous êtes, personne ne vous en tiendra rigueur ! Vous êtes magnifique !

– C'est vrai, je peux venir comme ça ?

– Puisque je vous le dis ! Ce n'est pas tous les soirs qu'on... Oui, venez comme cela !

– Merci ! Oui, vraiment merci !

– Quand on peut rendre service !

Jean-Claude rattrapa le domestique qui l'attendait sur le palier sans avoir l'air de s'impatienter et le suivit dans les étages. Ils montèrent jusqu'au troisième. Plus haut ce n'était pas possible, c'était le grenier.

Il ne s'attendait pas à ce qu'on le logeât avec sa compagne mais il fut désappointé en voyant sa chambrette de célibataire. Il ne s'attendait pas d'avantage à la deuxième pique au moment où elle le frappa.

– Vous pouvez me dire où se trouve la chambre d'Isaure ? – demanda-t-il au loufiat.

– Vous voulez parler de Mademoiselle Isaure ? Mademoiselle loge au premier... Avec les maîtres !

– Et qui loge au second ?

– C'est là que nous accueillons les invités ! Si vous avez besoin de quelque chose, ma chambre est au bout du couloir, à gauche ! Si Monsieur veut bien m'excuser...

Le domestique prit congé et Jean-Claude s'aperçut qu'il n'était pas un invité et que ce qu'il prenait pour une chambre de célibataire n'était, en fait, qu'une chambre de bonne.

Puis il réalisa qu'il avait commis l'erreur de n'avoir pas demandé à André, le domestique, à quelle heure on servait le dîner.

Il sortit de sa chambre sur la pointe des pieds et s'approcha de la cage d'escalier. Les autres invités étaient au salon.

En prêtant bien l'oreille, il les entendrait traverser le hall pour gagner la salle à manger. Il lui suffirait alors de dévaler les escaliers pour se mêler aux convives. Et sa tenue exotique passerait inaperçue. Il entendit un toussotement derrière lui. Il sursauta.

– Monsieur a besoin de quelque chose ?

Embarrassé, Jean-Claude lui répondit avec agacement qu'il n'avait besoin de rien. Putain, il était toujours derrière vous ce mec ?

Le domestique s'engagea dans les escaliers et disparut avant que Jean-Claude ne réalisât qu'il aurait pu lui demander l'heure du dîner. Il haussa les épaules : il suffisait d'écouter. Il attendit un quart d'heure. Dans le salon, les conversations semblaient s'être tues. L'horloge comtoise du hall sonna huit heures.

– Bon dieu, mais qu'est-ce qu'ils font ! Pesta Jean-Claude.

Quand la pendule sonna le quart de huit heures, il n'y tint plus, il fallait prendre le risque. Il descendit jusqu'au rez-de-chaussée et pénétra au salon. Celui-ci était plongé dans l'obscurité. Il flaira le piège et se précipita à la salle à manger.

– Ah, le voilà ! Nous pensions que vous vous étiez endormi ! – s'exclama Madame Bouchan-Küdpuhl.

– L'air de la campagne, sans doute ! – lança le frère d'Isaure.

– La fatigue l'aura terrassé et il n'a pas pris le temps de se changer ! – lança quelqu'un.

– Allons ne les écoutez pas, soyez comme vous êtes, naturel ! Et puis vous faites très “ retour de chasse ” !

– Auriez-vous serré un renard ?

– Allons, messieurs, ne soyez pas taquins. Le voyage et l'air de la campagne, voilà ceux qu'il faut gourmander !

– Le voyage ? – c'était Charles-Louis qui s'étonnait – je le fais deux fois par jour pour aller à la fac !

Jean-Claude se faufila à la place qui lui avait été assignée, la honte

dégoulinant sur son visage.

– On va vous servir le potage, nous allons vous attendre !

Apparemment, cela ne gênait personne de l'attendre. Il fut même sûr de voir comme une certaine curiosité avide, sur les visages qui l'entouraient.

Même Isaure semblait ravie de ce qu'elle paraissait considérer comme une petite taquinerie de franche camaraderie. On lui servit son potage et il le consomma comme sa mère lui avait appris à manger sa soupe. Dans cet instant, il haïssait ses parents.

On desservit son assiette et on servit le plat. Jean-Claude se détendit en se dissimulant au mieux sous les tirs entrecroisés des conversations.

Sur le mur en face de lui, au-dessus d'une desserte, il y avait un grand miroir. Jean-Claude mit quelques secondes à comprendre que le signe de tête furtif de Charles-Louis, dont il surprit le reflet, était destiné à sa sœur et qu'il le concernait.

Il réalisa soudain avec horreur qu'il était le seul des convives à avoir les coudes sur la table. En ayant l'air d'effectuer un geste naturel, il les ramena subrepticement le long du corps et reposa ses poignets de part et d'autre de son assiette.

Et alors là, ce fut pire. Il avait aidé Isaure à démarrer sa voiture en lui montrant qu'en matière de mécanique et de débrouillardise, elle pouvait compter sur lui. Il en avait retiré une certaine fierté, l'imbécile. Avec toutes ces émotions il n'avait même pas pris le temps de se laver les mains.

Le résultat... Est-ce la peine de parler du résultat ? Le reste du repas fut un chemin de croix. Il se surprit plusieurs fois à cacher ses mains sur ses genoux mais cela n'arrangeait rien, au contraire.

Enfin on se retira au salon. Madame Bouchan-Küdpuhl lui proposa de se retirer s'il désirait se reposer et il discerna comme de la pitié dans sa proposition. Jean-Claude remercia et presque avec reconnaissance, accepta, prit congé et se retira.

Il traversa le hall et, arrivé près des escaliers, il s'arrêta. Dix secondes ne s'étaient pas écoulées depuis sa sortie du salon qu'il

entendit une explosion de joie. Il en était la cause, sans aucun doute.

Tristement, rompu de fatigue il s'engagea dans l'escalier. Demain, à l'aube, il prendrait ses cliques et ses claques et tracerait la route.

Il était sept heures, le lendemain matin, quand il entendit frapper à sa porte. Il se leva, passa un vêtement et alla ouvrir. C'était Isaure.

Il la reçut froidement mais comme un gentleman. Enfin, selon l'idée qu'il se faisait d'un gentleman car, à part engloutir sa soupe à grands bruits, les coudes sur la table, ses parents ne l'avaient guère briefé sur ce sujet.

– J'en étais sûre, s'écria-t-elle hypocritement, tu es fâché ! Tu ne vas pas me faire une scène pour cette histoire d'habit ! tu ne vas pas le croire mais tout le monde était ravi de la façon dont tu as animé la soirée !

– Tu as raison, je ne vais pas le croire !

– Ce que tu peux être au ras des pâquerettes ! Prends un peu de hauteur. Viens un peu là que je te roule une pelle !

Elle l'embrassa avec la langue et tout en se collant contre lui, ce qui fit germer le doute dans son esprit : peut-être était-il en effet trop susceptible.

– Allez, ne t'en fais pas, nous rentrons ce soir et... tu verras !

– Je verrai quoi ?

– Tu préfères les noirs ou les mauves ?

– Quoi donc ?

– Mes dessous...

– ...Les noirs... Non, les mauves... Non les noirs ! C'est vrai ? Ce soir ?

En fait, ils n'avaient fait que se rouler des pelles sur la banquette d'une discothèque et il en avait gardé un souvenir d'adolescent. Puis il avait dû lui promettre de venir ce week-end chez ses parents avant d'avoir la permission de la retrouver, à leur retour en ville, dans l'appartement d'Isaure. C'est pourquoi il avait accepté ce qui avait tourné à cette terrible épreuve.

– Allez, viens ! Descendons prendre le petit déjeuner avec Père et

Mère. Cet après-midi nous aurons la visite de mon grand-frère. François-Xavier ! Je t'en ai parlé, c'est un artiste. Il a un certain succès, même à l'étranger. Je t'ai dit qu'il avait été pensionnaire de la Villa Médicis ? Il rend Mère folle avec ses taquineries. Il va te plaire !

Ils prirent le petit déjeuner et la matinée se déroula pendant qu'il avait repris sa superbe et faisait le beau en racontant ses expériences d'informaticien d'entreprise et la façon dont il venait à bout des problèmes les plus complexes.

Il amusa la galerie avec des blagues et des imitations et tout le monde se tordit de rire. Puis on passa à table, ce qui fut encore une épreuve dont il se sortit plutôt bien et, quand, après le café, Jean-Claude Duront sortit pour une petite promenade dans le parc, il avait l'impression d'avoir conquis tout le monde.

Isaure vint le rejoindre, ils se promenèrent bras-dessus, bras-dessous. Il pouvait le maintenant le dire : il se sentait de la famille...

Et c'est alors qu'arriva François-Xavier, le frère aîné, celui qui était artiste et qui avait un certain succès même à l'étranger. Isaure ne se précipita pas pour l'accueillir, ce qui étonna Jean-Claude.

– Viens ! Nous avons un pas de tir à l'arbalète, lui dit Isaure. Tu as déjà tiré à l'arbalète ?

– J'ai tiré à l'arc dans ma jeunesse !

– C'est pareil, tu vas voir !

Elle l'entraîna dans le parc, derrière la maison. Il y avait un abri pour ranger les armes. Isaure, se saisit d'une arbalète.

– Je n'arrive pas à l'armer, je manque de force !

– Laisse-moi faire ! – dit-il, protecteur.

L'arme tendue, Isaure épaula, visa et tira : manqué ! Jean-Claude lui emprunta l'arbalète, l'arma à nouveau, y plaça un carreau, visa la cible à cinquante mètres et tira.

La flèche se planta sur le bord de la cible. Il se rengorgea. Il réarma et tendit l'arbalète à Isaure en lui donnant des conseils. Des

conseils d'expert, il avait quand même atteint la cible, lui.

– François-Xavier ! – s'écria Isaure – viens avec nous tirer à l'arbalète ! Jean-Paul est merveilleux, il a atteint la cible à cinquante mètres !

– Peut-être un peu de chance, voilà tout. Le fait est que j'ai évolué dans un monde sportif et...

... Et bla bla bla et bla bla bla, Jean-Paul était intarissable sur ses exploits. Il avait chassé à l'arc, autrefois, cela demandait une certaine technique et il se vantait de la maîtriser assez bien. Si François-Xavier le désirait, il pouvait lui servir de coach, dans ce domaine tout au moins, car dans le domaine artistique, c'était une autre histoire. Cela demandait une sensibilité mûrie par les épreuves que seuls certains êtres possédaient.

– Moi, je n'aurais jamais supporté que mes parents me mettent en pension. Alors, un artiste tel que vous, je comprends que vous vous soyez tourné vers la peinture quand vos parents vous ont mis en pension ! Cela a dû être dur !

François-Xavier regarda Isaure d'un air interrogateur.

– Oui, j'ai dit à Jean-Claude que tu avais été pensionnaire de la Villa Médicis !

– C'est ça, la Villa Médicis, l'interrompit Jean-Claude, j'avais oublié le nom du pensionnat. C'est où, au fait ?

– À Rome !

– ... À Rome, en Italie ?

– Je crois, oui...

– Mais c'est horrible ! Vous pouviez rentrer pour les vacances ?

François-Xavier se tourna vers Isaure et la regarda, admiratif, l'air de dire : “ Mais où as-tu dégotté un blaireau pareil, cette fois, tu t'es surpassée ! ” ;

Jean-Claude, pour la première fois de ce week-end, était à l'aise. Isaure avait dit vrai : il sentait qu'il allait aimer ce François-Xavier. Sur ces entrefaites, André, le domestique, apporta des rafraichissements sur un plateau qu'il posa sur la table de jardin.

– André, voudriez-vous nous apporter mon dossier. Vous

- demanderez à Père et Mère s'ils veulent bien se joindre à nous !
- Tout de suite Monsieur !
 - C'est votre livret scolaire ? – demanda Jean-Claude – Pour ma part, je n'ai jamais encadré les miens et ça vaut mieux ! – s'esclaffa-t-il.

Monsieur et Madame Bouchan-Küdpuhl firent leur apparition, accompagnés de leurs amis. Madame Bouchan-Küdpuhl portait un classeur luxueux qu'elle déposa respectueusement sur la table et sur lequel était écrit " Académie de France à Rome, Villa Médicis ".

- Merci Mère, Jean-Claude voulait voir mon dossier scolaire ! – lança François-Xavier, ce qui ravit les arrivants.
- Dieu qu'il est drôle !
- Je la ressortirai, celle-là !

En regardant le classeur que François-Xavier feuilletait, Jean-Claude comprit l'énormité des conneries qu'il avait proférées pour le plus grand plaisir des assistants.

Il s'était trompé, il n'allait pas aimer François-Xavier. Il n'allait pas l'aimer du tout, c'était réciproque et général : ici personne ne l'aimait, ils n'étaient définitivement pas du même monde.

- Quel métier exercez-vous ?

Que c'était bien exprimé ! Jean-Claude, pour sa part aurait demandé : " c'est quoi, votre truc ? ". Rien à voir !

- Informaticien d'entreprise !
- Que faites-vous à longueur de journées ?
- Je fais de l'up-dating d'information sur data-base...
- Vous gérez des stocks sur ordinateurs !
- ... En quelque sorte...
- En fait vous êtes magasinier !
- Je fais ça mais pas que, comme on dit !
- On dit tellement de conneries ! Qu'allez-vous laisser derrière vous ? Qu'aurez-vous apporté au monde quand vous disparaîtrez ? Vous pensez que vous pouvez vous contenter d'ajouter un jour à celui de la veille pour être quitte ? Qu'avez-vous de plus qu'un champignon ?

Non, c'était certain, Jean-Claude n'allait pas aimer François-Xavier. Mais pas du tout du tout !

– Passez-moi l'arbalète ! – commanda ce dernier.

Sans dire merci, François-Xavier la saisit. Jean-Claude était sur le point de lui donner quelques conseils, pour sauver au moins la face sur ce plan-là devant tout le monde, mais il n'en eut pas le temps.

Le grand-frère d'Isaure s'était approché du pas de tir, avait armé l'arbalète bien plus prestement que ne l'avait fait Jean-Claude.

Il épaula, visa et tira presque immédiatement. Le carreau traversa l'espace en ronflant et vint se ficher dans le centre de la cible. Il réarma l'arbalète, la tendit vers Jean-Claude :

– Vous pouvez-me montrer comment il faut faire, je n'ai pas bien compris vos explications...

Jean-Claude était maintenant le centre d'intérêt de ses hôtes et de tous les invités qui se poussaient du coude, soit par connivence, soit qu'ils essayassent de se faire de la place pour mieux voir son naufrage.

Isaure regardait François-Xavier avec des yeux pleins d'adoration et Jean-Claude comprit qu'il n'avait été qu'un cadeau qu'elle avait fait à son grand frère pour le mettre en valeur. Comme une poignée de mauvaises herbes qu'on met autour d'un bouquet de bleuets champêtres pour faire ressortir la délicatesse des fleurs.

Jean-Claude Duront était déjà ailleurs. Il en avait fini avec toute civilité. Il en avait son saoul des ronds de jambes.

Il saisit l'arme sans même dire merci et avança vers le pas de tir. Il le dépassa et continua sur le gazon, le bras fléchi tenant l'arbalète pointée vers le ciel.

Ayant grand soin de réussir ses sorties, il vociféra, tout en leur tournant le dos :

– Allez tous vous faire foutre !

Ce qu'ils se gardèrent bien de faire. Puis il appuya sur la détente, tandis qu'il continuait d'avancer, et le carreau fila verticalement dans le ciel. Enfin, presque verticalement.

Car si la trajectoire avait été vraiment verticale, le carreau serait retombé à la place même d'où il avait été tiré et le commissaire n'aurait pas eu à inventer un scénario tiré par les cheveux pour expliquer pourquoi on avait estoqué un type qui s'était pris pour un taureau et chargeait les braves gens à quatre pattes.